

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Quatre couples (fables)

Lori St-Martin

Volume 29, Number 6 (174), December 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

St-Martin, L. (1987). Quatre couples (fables). *Liberté*, 29(6), 39–42.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LORI SAINT-MARTIN

Quatre couples

(fables)

I

Le chat est parti, et la petite souris danse. Elle fait des pirouettes et des jetés, des arabesques. Elle se trouve maladroite au début — il y a longtemps qu'elle vit avec le chat — puis des souvenirs lui reviennent, elle tourne sur elle-même et la pièce tourne avec elle, elle tombe, étourdie, puis se relève, la terre tourne, et enfin s'arrête de tourner, et la souris se remet à danser. Elle est grise mais elle porte un ruban rose dans ses cheveux, gaie et tendre comme une amoureuse. D'autres chats passent en décapotable, elle leur rit au nez, on est trop bien entre souris pour une fois. Voilà qu'elle n'est plus grise, mais rose et blanche, le chat ne la reconnaîtrait pas. Il revient dans cinq jours de son voyage d'affaires, la petite souris danse vite, de plus en plus vite.

II

Tous les soirs depuis trente ans il s'endort avant elle. Chaque nuit elle écoute s'allonger le souffle de son mari, s'efforçant elle-même à l'immobilité pour ne pas déranger. Pourtant, jeune femme, elle aussi entrait dans le sommeil à peine glissée entre les draps, comme assommée.

Guettant les cris du bébé qui réclame le sein, elle a perdu l'aptitude au sommeil, et jusqu'au désir. Les enfants partis, le repos la

fuit encore. Des réveils abrupts ponctuent ses nuits, le sommeil se retire telle une vague d'eau douce et la laisse encalminée, les yeux grands ouverts dans le noir.

Les nuits de son mari sont coupées dans une seule étoffe sans rêves. Je dors bien parce que j'ai bonne conscience, rit-il. Et moi alors? L'injustice. La rancune.

Mais c'est une femme de ressources, avec tout son temps pour réfléchir. Elle arrête de fumer brusquement. C'est facile lorsqu'on a une bonne raison, dit-elle. Déjà ses poumons virent du gris au rose, la soutiendront longtemps encore. Elle fait vérifier toutes les parties du corps au cas où, ne répond plus au téléphone lorsqu'elle est seule, y pense deux fois avant de traverser une rue.

Ses nuits à présent sont délicieuses. Son mari dort et elle rêve du jour prochain où justice sera rendue. Elle rumine à cœur de nuit une pensée bonne comme le sommeil, la beauté de l'inévitable à tourner et à retourner, oui, une pensée meilleure que le sommeil, et tant pis pour son petit mari endormi: elle vit si bien de cette certitude de lui survivre.

III

Ils se rencontrent toujours dans des cafés. Lorsqu'il arrive, elle est déjà là, assise au comptoir. Ils ne se parlent pas.

Elle regarde avec un intérêt toujours égal les rangées de verres derrière lesquels brille sourdement une pompe en stainless, ou le reflet du jour dans le vin blanc que boit une femme à l'autre bout du comptoir, ou ses propres mains étendues devant elle. L'homme la regarde regarder. Il trouve qu'elle regarde mieux que toutes les autres, mieux que quiconque, encore mieux que lui-même a déjà su regarder.

Il voudrait lui montrer la mer, les vagues. Lorsqu'elle pose les yeux sur lui, c'en est presque trop. On met des gants avant de se remplir les mains de neige. Il est vieux maintenant, il lui faut des intermédiaires.

IV

Rien de plus gênant, se dit Roland, que d'être assis dans ce restaurant rose et vert en face d'une femme qui pleure. Des femmes qui pleurent oh oui il en a vu mais jamais comme Josée, les larmes qui coulent qui coulent et pas un son, pas un geste, elle ne bouge pas, fixe un coin de nappe.

Plus tard, il l'aurait amenée chez elle, ou même chez lui sa femme partie en voyage d'affaires, là elle aurait pu verser quelques larmes, il les aurait bues, flatté, elle l'aime encore, pas qu'il doutait mais. Séparé d'elle par la table la nappe rose la bougie les assiettes les serviettes vertes la branche de lilas la salière la poivrière le cendrier, impossible de la prendre dans ses bras de lui caresser les cheveux de la bercer. Lui tapoter doucement la main c'est toujours ça, dire: mais voyons Josée, voyons Josée. Surtout ne pas la brusquer ce serait pire.

Vraiment pas une bonne idée cette rencontre si publique, pourquoi d'ailleurs la revoir, elle l'aimait tant qu'il avait dû, ne crois-tu pas que, étant donné mes circonstances je, espacer les rencontres. Elle n'avait pas pleuré alors, seulement détourné la tête sans un mot, tout le chemin de retour dans l'auto en silence, ses cheveux noirs, une neige très fine tombait, ses cheveux très longs tombant dans le cou blanc, la dernière image d'elle.

Il a reçu comme un choc au cœur ses cheveux maintenant courts, un air ravissant de petit garçon, elle n'aurait pas dû sans le consulter mais pour être réussi c'est réussi, à cette tête on s'habitue très vite. Si seulement elle pouvait arrêter. Se lever, l'emmener? Mais il a commandé du saumon des asperges du champagne des sauces, en arrivant elle a dit avoir faim, voyons donc Josée mange un peu, les plats défilent toute une série ce qu'il y a de meilleur, de plus printanier, elle secoue la tête, non merci.

L'inviter à leur premier restaurant, quelle gaffe, mais il avait cru à une trouvaille: tu t'en souviens encore, Roland, c'est merveilleux. Tout autour on regarde les yeux ronds chuchotant, voyons Josée ce n'est pas le moment, mange quelque chose, parle-moi, dis n'importe quoi.

La fierté quand même, elle lève la tête. Au moins je sais pleurer, en es-tu même capable, toi? Elle se lève cherche son manteau égarée. Il ne fallait pas que je te voie, je ne suis pas guérie.

Sa voix à peine audible elle lui tourne le dos, de plus en plus vite elle marche vers la rue qu'elle habite, tout près. Ne viens pas, je ne te laisserai pas entrer. Elle court presque, essoufflé il suit la courbe de sa nuque rasée, blanche comme dans l'image d'elle, le mouvement lisse des cheveux foncés, le cou fragile.

La porte de l'appartement se ferme sur elle il sonne mais à quoi bon, rien ne bouge, la porte les sépare, elle ne viendra pas. L'appartement clair, la baignoire sur pattes le lit profond une causeuse fleurie et la théière rose posée à côté, cercle de lumière auréole autour du lit île où ils flottaient abandonnés, vagues, marées. La porte n'ouvrira pas seul le souvenir lui non elle ne pleurera plus devant lui je ne suis pas guérie trop risqué ce jeu pour elle pour lui aussi. Lui qui a rompu qui aimait moins voilà que l'amour quand même, la mémoire. Partir courir ne plus voir cette porte fermée cette porte.

S'appuyant à la rampe, il monte à sa chambre se laisse tomber sur le lit. Je ne suis pas guérie. Les larmes lui brûlent le visage, sans apaisement il pleure, sans désir il pleure, toute la nuit il pleure comme s'il venait juste de la perdre.